JOHANNE

SEYMOUR

RINZEN

ET L'HOMME PERDU

EXPRESSION NOIRE

De la même auteure

Wildwood, Libre Expression, 2014
233 °C, dans *Crimes à la librairie*, collectif de nouvelles, Druide, 2014
Eaux fortes, Expression noire, 2012
Vanités, Expression noire, 2010 ; réédition 2013
Le Défilé des mirages, Expression noire, 2008 ; réédition 2013
Le Cercle des pénitents, Expression noire, 2007 ; réédition 2013
Le Cri du cerf, Expression noire, 2005 ; réédition 2012, 2016

JOHANNE

SEYMOUR

RINZEN

ET L'HOMME PERDU

Libre Expression
Une société de Québecor Média

Parce que les différences représentent
la vie dans toute sa diversité.
Et la vie est un cadeau.

« On peut se passer de religion,
mais pas d'amour ni de compassion. »
Sa Sainteté le dalaï-lama

J'erre dans mon logis, implorant un dieu auquel je ne crois plus, égrenant les minutes me séparant d'une mort qui me délivrerait du joug de ma vie. Car je vis dans un corps qui refuse de mourir, alors que la pourriture qui s'est insinuée dans mon âme l'a dévorée tout entière…

1

Lhassa, Tibet, septembre 1970

Dans leur tente de fortune à l'armature de bois recouverte d'un feutre tendu, Opame préparait le *po cha*, le thé tibétain au beurre de yak rance, pendant que Sengyé rangeait ses outils.

Autrefois, Sengyé était apprenti artisan au palais du Potala et Opame réalisait de menus travaux de couture pour le compte des moines. Leur vie au service du dalaï-lama était simple et centrée sur leurs pratiques bouddhistes. Le soir venu, pour s'amuser, ils imaginaient les enfants qu'ils espéraient avoir un jour ; auraient-ils les yeux d'Opame ou le nez de Sengyé ? Maintenant, chassés du palais par les envahisseurs chinois, ils priaient pour que cessent les cris qui déchiraient les nuits de Lhassa.

À l'extérieur de la tente, Zhou toussota discrètement pour s'annoncer. Sengyé ouvrit le rabat et le fit entrer. Avant de fermer derrière lui, il jeta des regards nerveux à droite et à gauche. Zhou était chinois, mais il n'était pas leur ennemi.

Sengyé avait fait sa connaissance en 1960 alors que le camarade Zhou était en mission à Lhassa. Il l'avait trouvé différent des autres militaires curieux qui visitaient le

palais. Le Chinois s'était véritablement intéressé au travail des artisans et de leurs apprentis. Il avait démontré de la finesse, là où d'autres avaient fait preuve de grossièreté et d'ignorance. Le jeune homme, à peine cinq ans plus vieux que Sengyé, avait été ému aux larmes en examinant les fresques et les miniatures. Quand le Tibétain lui avait demandé ce qui le chavirait tant, Zhou avait murmuré : « C'est de savoir que tout ça va disparaître un jour et que ce sera de notre faute. » Puis il avait fixé Sengyé, et le Tibétain sut qu'ils venaient de sceller leur amitié. Car les paroles de Zhou, si elles étaient arrivées aux oreilles du comité central, l'auraient condamné à mort. Depuis que leur camaraderie survivait à l'horreur de l'invasion chinoise, Sengyé en avait appris beaucoup sur Zhou. Fils d'un riche marchand, il avait été élevé dans l'amour de l'art et du négoce. Comme il se plaisait à le dire : « Mon père a fait de moi un redoutable homme d'affaires… avec une âme de poète ! » Le père de celui-ci était un homme futé. Dès 1927, au début de la guerre civile chinoise qui opposait le parti nationaliste, le Kuomintang, et le parti communiste, le Gongchandang, il avait craint l'issue des combats. Il avait alors commencé à exporter ses capitaux. Puis, le conflit s'envenimant, il avait fait des arrangements pour sortir son clan de la Chine. Lorsque la République populaire de Chine fut proclamée en 1959, la cellule familiale au grand complet, oncles, grands-oncles, frères, sœurs, cousins, cousines, avait déjà immigré au Canada. Pour sa part, le paternel avait été incapable de quitter sa terre natale. Sa femme et lui en avaient payé de leur vie. Zhou avait fui à la campagne, où il était devenu le camarade Zhou, né de parents inconnus.

Opame servit le *po cha* et prit place à côté de Sengyé déjà installé près de son ami à leur modeste table de bois.

Zhou prit quelques gorgées de thé au beurre et dit, dans un impeccable tibétain :

— Je pars pour le Canada. Tout est fixé.

Opame sentit le sang se retirer de ses joues.

— Maintenant ?

— Mes alliés disparaissent un à un. Certains sont tués, d'autres emprisonnés. C'est l'heure de l'exil.

Opame agrippa l'avant-bras de son compagnon.

— Vous aussi devez fuir le Tibet, dit Zhou. Vous n'aurez plus personne pour vous protéger.

Sengyé regarda sa femme. La violence des exactions chinoises contre leur culture atteignait des sommets. En dix ans, ils avaient perdu tous les membres de leurs familles respectives aux mains des envahisseurs. Malgré tout, ils refusaient de quitter leur terre natale et espéraient toujours la libération du Tibet et le retour du dalaï-lama.

— Ceux de notre entourage qui ont voulu traverser en Inde sont morts. Nous n'avons personne chez qui nous exiler. Et nos ressources…

Zhou l'arrêta.

— J'ai appris par mes contacts que le gouvernement du Canada allait considérer relocaliser deux cent quarante réfugiés tibétains. Ils cherchent de jeunes couples. Je peux vous aider à passer la frontière en Inde. Par la suite, je demanderai à un membre de ma famille déjà établi à Montréal de parrainer votre installation au Canada.

Opame ne respirait plus.

— Montréal ? parvint à articuler Sengyé.

— C'est au Québec. Une province de l'est du Canada. Ils communiquent en français et en anglais.

Opame ouvrit enfin la bouche.

— Mais on ne parle que le dialecte de Lhassa !

— Vous apprendrez.

Sengyé n'était pas convaincu.

— Il va falloir trouver un emploi dès notre arrivée, si on veut survivre. Comment en dénicher un si on ne connaît pas la langue ?

Zhou sourit.

— Vous travaillerez pour moi.

2

Montréal, décembre 1968

Il avait cinq ans la première fois qu'il s'était senti disparaître.

Ce samedi, sa mère avait commencé par lui préparer le petit-déjeuner qu'il préférait : des œufs à la coque écrasés dans un bol, auxquels elle ajoutait quelques grains de poivre. Contrairement aux autres enfants de son âge, il n'aimait pas les céréales à la mode et encore moins le beurre d'arachides. Le repas terminé, avec un sourire complice, elle lui avait annoncé qu'ils allaient prendre l'autobus et se rendre chez Eaton admirer les vitrines. Elle n'avait cependant pas mentionné le père Noël. Elle savait que son fils ne voudrait jamais s'asseoir sur les genoux d'un gros bonhomme rouge, affublé d'une fausse barbe et d'un rire tout aussi artificiel.

Il l'avait regardée choisir sa toilette. Elle en avait de toutes les couleurs et prenait un soin méticuleux à sélectionner la bonne tenue pour la bonne occasion. Ce matin, elle avait opté pour un tailleur bleu royal, légèrement décolleté, qui mettait en valeur ses yeux violets, sa peau translucide et sa chevelure de jais. Prête, ses lèvres peintes rouge chinois, elle avait paradé devant lui. Il lui avait souri et elle avait espéré que son fils s'intéresse enfin à

d'autres vêtements que ses sempiternels pantalons gris, chemises blanches et souliers lacés bruns. L'habiller ne durait jamais plus de cinq minutes. Elle enviait les mères qui pouvaient « catiner » leurs enfants.

Dans l'autobus, il avait vu les regards insistants des hommes. Ces œillades ne lui étaient pas étrangères. Son père avait les mêmes, quand il voulait que sa mère monte se coucher. Il s'était promis de les pratiquer, car cela la faisait toujours rire.

Ils étaient descendus quelques coins de rue avant Eaton ; l'anticipation de voir apparaître la première vitrine faisant partie du plaisir. Sa mère prenait son temps, élégante dans son manteau d'alpaga anthracite qui ondulait au rythme de ses pas. Sa main gantée de cuir cramoisi – si fin qu'on aurait dit une seconde peau – lovait la sienne, emmitouflée dans des mitaines de cachemire gris. Des flocons virevoltaient au-dessus de leur tête, ne s'arrêtant que pour s'échouer sur le sol déjà recouvert d'une mince couche de neige. Il ne l'aurait jamais avoué à sa mère, mais le spectacle qu'offrait la devanture du magasin, reconnu pour ses mises en scène de Noël, lui était indifférent. Il aimait tout simplement être seul avec elle.

À la vue de la première vitrine, elle avait laissé échapper un « Oh ! » d'admiration, suivi inévitablement de multiples « T'as vu ? », auxquels il s'était empressé d'acquiescer pour ne pas la décevoir. Chaque tableau représenté avait été examiné dans ses moindres recoins, suscitant à tout coup les mêmes exclamations, les mêmes interrogations et les mêmes réponses diligentes. Un rituel. Le leur.

La tournée terminée, elle l'avait pour la première fois entraîné à l'intérieur. Il avait été surpris, mais il n'avait pas résisté. Elle en avait tellement envie. À peine entré,

il avait compris pourquoi. Il y avait des ornements de Noël partout ! Sur les comptoirs, autour des colonnes, suspendus aux plafonds…

Une foule dense circulait nerveusement dans les allées. Il ne restait plus que quatre jours pour trouver les présents qui feraient étinceler les yeux des êtres chers et videraient les comptes en banque. Eaton avait fait les choses en grand pour aider sa clientèle. Les bijoux avaient été astiqués et brillaient sur les présentoirs, envoûtant les passants comme le chant des sirènes les matelots. Les préposées aux parfums s'amusaient à faire tourner la tête des jeunes hommes en vaporisant de puissants effluves à leur approche. Les garçons d'ascenseur rivalisaient de finesse pour encourager la foule, déjà prête à vendre son âme pour le cadeau idéal, à venir découvrir les trésors cachés aux étages supérieurs. Sa mère n'avait pu résister et ils étaient montés admirer les robes.

Ils déambulaient dans les allées depuis un moment quand elle avait lâché sa main pour examiner le tissu d'une toilette qui lui plaisait. Il avait d'abord senti un vide au creux de sa paume, puis il avait levé le regard et vu le gant rouge virevolter dans les airs comme elle le retirait pour caresser la soie brute de la robe. Le monde s'était refermé sur lui. La foule, qui le dominait, allait et venait à côté de lui comme s'il n'existait pas, le bousculant, l'éloignant de sa mère. Les mannequins, qu'il avait ignorés jusque-là, posaient leurs yeux morts sur lui ou, plutôt, à travers lui. Car il était convaincu qu'il était devenu invisible. Il avait hurlé. Sa mère avait aussitôt allongé le bras entre les passants pour agripper sa main, cherchant du regard ce qui avait pu terroriser son fils à ce point. Quelqu'un avait-il tenté de s'en emparer ? C'était connu que, dans les lieux publics, les trafiquants profitaient de l'inattention des parents pour enlever les enfants. Malgré

ses questions, elle n'était pas parvenue à savoir ce qui l'avait tant effrayé. Elle s'était alors contentée de le serrer contre elle, tout en souhaitant secrètement que l'embryon qu'elle portait dans son ventre grandisse pour être différent. Cette pensée l'avait affligée et, coupable, elle avait redoublé son étreinte et ses paroles de réconfort.

Il s'était senti réapparaître.

3

Gerry Desautels passa sa main sur son crâne dégarni, une habitude qu'il conservait du temps où sa chevelure indisciplinée l'obligeait sans cesse à dégager son visage. Tout ce qu'il repoussait maintenant, c'étaient des perles de sueur. « Dérèglement hormonal…, avait grommelé son médecin avant d'ajouter, andropause… Une sorte de ménopause d'homme. » Puis, il lui avait prescrit de la testostérone. Desautels était retourné chez lui honteux. Plus diminué que si on lui avait annoncé que son impuissance érectile était due à un cancer de la prostate. Pourtant, il n'avait jamais affiché sa virilité de façon ostentatoire comme certains de ses congénères. « Il n'a jamais eu peur de son côté féminin », aurait pu témoigner sa conjointe, qui partageait sa vie depuis trente ans, à ses amies du club de lecture. Malgré tout, le diagnostic l'avait atteint au plexus. Il ne serait plus jamais l'homme qu'il avait été. Il devenait vieux. Desautels se secoua. Peut-être est-il temps de passer à autre chose, songea-t-il avant de scanner l'endroit pour finalement arrêter son regard sur Rinzen Gyatso, un petit bout de femme, plantée au centre de la tempête de techniciens s'activant sur les lieux.

Le lieutenant Desautels essuya sa main moite sur son paletot démodé et la rejoignit. Elle était immobile au milieu de l'agitation, ses yeux bridés à moitié fermés. On aurait dit une statue qui respirait ou encore quelqu'un qui avait la capacité de dormir debout. Mais Desautels savait qu'il n'en était rien. Elle absorbait la scène. Cette attitude l'avait frappé lorsqu'il l'avait vue la première fois. Elle a la force de l'inertie, avait-il alors pensé. Et c'était pour cette raison que, quelques années plus tard, elle s'était retrouvée enquêtrice au Bureau des crimes majeurs.

— Gyatso !

Avec le calme dont elle ne se départait jamais, Rinzen se tourna vers son supérieur et attendit la suite.

— Est-ce qu'on sait qui c'est ?

— On a rien trouvé dans l'appartement. Pas de carte d'identité, même pas une enveloppe à son nom. J'ai demandé qu'on joigne le propriétaire des lieux. Si c'est le locataire déclaré, on aura une réponse. Sinon…

Desautels prit une grande inspiration et tourna la tête vers la victime. En voyant son état de décomposition, il ne put réprimer un juron. C'était la seule arme qui lui restait pour lutter contre le sentiment d'impuissance qui le gagnait de jour en jour. Par respect pour les états d'âme de son lieutenant – et par pudeur –, Rinzen s'excusa et s'éloigna en direction de son coéquipier, Luc Paradis, un grand efflanqué au physique nerveux. Son habillement – jeans ajustés, baskets hiver comme été et blouson éternellement « dézippé » – mentait sur son âge, mais son visage, marqué par ses nuits d'insomnie, trahissait sa trentaine avancée. À côté de lui, avec sa taille lilliputienne, ses tailleurs sport noirs, ses talons plats et ses trente-cinq ans qui en avaient l'air de vingt-sept, Rinzen faisait contraste. Ils formaient un étonnant duo. Une sorte de *Mutt and Jeff*. Mais en moins drôle, plus

moderne et multiculturel. Paradis compta à voix haute sur ses doigts. Rinzen l'interrogea du regard.

— C'est notre septième victime depuis qu'on a commencé à travailler ensemble. C'est pas censé être un chiffre chanceux ?

Rinzen était habituée. Parmi ses camarades qui, en grande majorité, n'auraient pu différencier un visage oriental d'un autre, son origine tibétaine donnait lieu à une foule de suppositions quant à ses connaissances sur les superstitions, les rites religieux et, surtout, les techniques érotiques du soleil levant. Rinzen était tout simplement reconnaissante que Paradis ne l'appelle pas Chow Mein, comme un de ses anciens collègues.

— Pas pour les Égyptiens !

Ses quelques bribes d'éducation religieuse ayant volontairement sombré dans l'oubli, Paradis mit un moment avant de comprendre qu'elle faisait référence aux sept plaies d'Égypte.

Rinzen examina le tableau biblique qui s'offrait à leurs yeux. L'homme pendait du plafond. Ses bras, enchevêtrés dans des lanières de cuir savamment entortillées autour d'une poutre, donnaient l'illusion d'être en croix, malgré la gravité et le poids du corps qui avaient forcé les épaules à s'affaisser inégalement vers le sol. Nu, maigre à faire peur, le visage traversé d'une souffrance indescriptible, l'homme évoquait le Christ en croix. Rinzen désigna le tabouret renversé aux pieds de la victime.

— C'était comme ça quand il a été découvert ?

Sur le plancher, devant le tabouret, gisait également un stylo-bille.

— Oui. Personne a touché à rien.

Rinzen se pencha et inspecta le stylo de plus près.

— C'est un Montblanc.

— À vue d'œil. Mais ça pourrait être une reproduction…

Paradis regarda la victime et suggéra sans trop y croire :

— Suicide ?

Rinzen n'offrit pas d'opinion. Plutôt, elle photographia mentalement le crucifié et tourna son attention sur le deux pièces qui lui servait de logis. La bâtisse était âgée, mais l'appartement avait déjà eu du style, car quelqu'un s'était donné le trouble de dénuder les fermes de toit pour en révéler la beauté architecturale. Peine perdue au fil des propriétaires et locataires. L'endroit était dans un état de décrépitude avancée. Traces de moisissures au bas des murs, peinture jaunie, planchers craquelés. L'ameublement spartiate avait lui aussi connu de meilleurs jours. Elle pénétra dans la seconde pièce qui servait de chambre à coucher. Store déchiré et draps tachés. Une porte ouvrant sur une garde-robe à peu près vide et une autre donnant sur une minuscule salle de bain. Cuvette encrassée, rideau de douche qui rivalisait avec cette dernière et une petite pharmacie contenant un tube de dentifrice éventré, une brosse à dents presque sans poils et un rasoir jetable. Le tableau complet, Rinzen retourna dans la pièce qui servait de salon, cuisine, salle à manger et maintenant de sépulture.

— Et ? demanda Paradis.

Rinzen détailla l'homme « crucifié ». Malgré son état de décomposition, elle pouvait voir que la crasse s'était infiltrée jusque dans les replis de sa peau pendante. Le vieux corps émacié n'avait pas connu d'amour depuis longtemps.

— La victime avait cessé de vivre bien avant sa mort.

4

Desautels piétinait sur le trottoir devant l'édifice décati de la rue Sainte-Catherine Est, où le corps avait été découvert. Malgré la neige, qui n'annonçait généralement pas un froid polaire, la température avait chuté depuis la veille, suffisamment pour lui faire regretter de ne pas avoir sorti ses bottes d'hiver plus tôt. Il avait les pieds gelés.

Paradis et Gyatso, qui étaient allés cogner aux portes voisines, vinrent le rejoindre. Encore une fois, le lieutenant s'étonna de l'impassibilité de Rinzen. Le froid mordant ne semblait pas l'incommoder.

— Les voisins déclarent ne pas avoir connu la victime, dit Paradis.

Desautels grimaça.

— Il devait bien sortir pour faire ses courses !

Paradis, qui n'avait pas fermé son blouson, malgré la température, haussa les épaules. Le lieutenant se demanda si c'était parce qu'il était sans réponse ou si c'était pour se réchauffer.

— Personne se rappelle avoir vu un vieux dans les quatre-vingts ans traîner dans le coin ? s'impatienta Desautels. C'est quand même étrange.

Rinzen était perdue dans ses pensées.

— Gyatso ?

— Désolée… Je revisitais mentalement la scène. Plusieurs choses… me dérangent.

— Avez-vous des hypothèses ?

Son regard glissa de Rinzen à Paradis. Celui-ci s'avança le premier.

— J'sais que le tabouret renversé à ses pieds donne l'impression d'un suicide, mais est-ce que ça se peut ? Comment il a fait pour s'attacher comme ça ? Pour moi, c'est une mise en scène. Et pas très convaincante, si vous voulez mon opinion.

Desautels regarda Rinzen.

— C'est ça qui t'agace ?

Elle réfléchit avant de dire :

— Oui et non. L'état du corps…

— Son état de décomposition ?

— Non… Sa maigreur, la saleté visible sous ses ongles, dans les plis de sa peau…

Luc et Desautels la fixaient.

— Si c'est un meurtre… la mort devait être bienvenue.

Paradis contempla l'idée.

— Une sorte de suicide assisté ?

Desautels tiqua.

— Attendons de voir ce que la collecte d'indices nous racontera avant de trancher. J'sais que les techniciens ont trouvé une couple d'empreintes différentes…

Rinzen et Paradis acquiescèrent.

— Avec le résultat de l'autopsie, continua Desautels, on saura exactement ce qui l'a tué.

— À part être accroché à une poutre les bras en croix, le vieux avait pas l'air d'avoir d'autres blessures. Est-ce qu'on peut mourir de ça ?

Paradis avait posé la question à Desautels.

Rinzen toussota. Les deux hommes se tournèrent vers elle.

— C'est juste une impression… mais j'ai le sentiment qu'il est mort de faim.

Paradis secoua la tête de découragement. Desautels songeait qu'il était grand temps de prendre sa retraite quand il remarqua l'expression étrange de Rinzen.

— T'as une idée, Gyatso ?

Rinzen se ressaisit.

— La scène me fait penser à un de mes vieux haïkus.

Elle récita :

Arbres verglacés
Prières muettes dans le noir
Chansons d'agonie.

Desautels et Paradis fixaient Rinzen, la bouche grande ouverte. Elle sourit.

— C'est une forme de poème japonais. Comme un polaroïd poétique. Une épiphanie en mots ! C'est très zen. Vous devriez essayer. C'est un excellent passe-temps et ça aide à clarifier l'esprit.

Desautels et Paradis échangèrent un regard qui en disait long sur la « clarté » des haïkus.

Je consignerai tout dans ce cahier. Si Dieu existe, il me pardonnera. Car s'il est le Créateur de l'Univers, il a aussi créé les monstres.

Un enfant qui se sent disparaître, le journal d'un confesseur, un vieillard crucifié… et un étonnant duo d'enquêteurs : Rinzen Gyatso, une bouddhiste qui vit avec son fils de sept ans et ses parents tibétains, et Luc Paradis, un athée insomniaque qui, la nuit, s'entraîne à la boxe et arpente le quartier gai.

Quand le frère Samuel Clément est trouvé mort dans son appartement, Rinzen et Paradis plongent au cœur d'une enquête qui ébranle leurs convictions et les oppose. Et leur supérieur, le lieutenant Gerry Desautels, en pleine crise existentielle de la cinquantaine, ne leur est d'aucun secours. Plus les victimes s'additionnent, plus l'équipe se perd en hypothèses.

Pendant ce temps, l'homme perdu les observe et s'interroge. Qui le sauvera de lui-même ?

Romancière et scénariste, Johanne Seymour a conquis les lecteurs avec son premier roman, *Le Cri du cerf*, publié en 2005. Depuis, elle en a écrit cinq autres, dont quatre avec son héroïne fétiche, Kate McDougall, et elle a adapté *Le Cri du cerf* pour la chaîne télévisée Séries+ sous le titre *Séquelles*. Différents titres de l'auteure ont été finalistes au Prix de la relève et au Grand Prix Archambault, au prix Saint-Pacôme et au prix Arthur-Ellis. Johanne Seymour est également présidente fondatrice du festival international de littérature policière Les Printemps meurtriers de Knowlton.

Libre Expression
Groupe Livre Québecor Média
ISBN 978-2-7648-1150-4
9 782764 811504